

Jean-François Pluijgers

JAMES JOYCE REVIT REVISITÉ



Septante-cinq ans après, parution d'une nouvelle traduction d'«Ulysse»

De l'«Ulysse» de James Joyce, chef-d'oeuvre composé par l'auteur irlandais entre 1914 et 1922, il n'existait à ce jour qu'une traduction française, celle écrite en 1929 par Auguste Morel assisté de Stuart Gilbert, et «*revue par Valery Larbaud avec la collaboration de l'auteur*».

Septante-cinq ans plus tard, si ce texte fait toujours autorité, il a aussi subi, plus que d'autres peut-être, les outrages du temps, ayant dépassé, pour reprendre la formule de Joyce soi-même «*l'âge antédiluvien maximum de 70 ans*». D'où la décision, à l'instigation des héritiers de l'auteur, d'en proposer une nouvelle version.

Gage incontestable de qualité, la direction en a été confiée à Jacques Aubert, déjà maître d'oeuvre de la publication de Joyce dans la Pléiade. A ses côtés, des écrivains, traducteurs et universitaires qui, quatre années durant, ont planché sur une traduction à seize mains. «*Joyce a écrit son livre de dix-huit points de vue qui sont autant de styles différents. C'était favoriser l'idée d'une traduction collective*», explique Jacques Aubert dans la postface de l'oeuvre. Dont acte, pour un résultat qui, s'il peut paraître par moments quelque peu disparate, n'est, en cela, rien d'autre que le miroir de l'original.

James Joyce a écrit «Ulysse» à un moment charnière de son parcours d'écrivain, peu avant «Finnegans Wake», dont il annonce certaines expérimentations. L'oeuvre repose par ailleurs sur un postulat singulier, comme l'auteur s'en ouvrait au peintre Frank Budgen,

qu'il côtoya en 1918 et 1919 à Zurich: *«Mon livre est une «Odyssée» moderne. Chacun des épisodes de ce livre correspond à une des aventures d'Ulysse»* (1). La structure renvoie ainsi à celle adoptée par Homère, l'ouvrage s'ouvrant par un prélude en trois parties, suivi de douze épisodes centraux, et d'un finale reproduisant les divisions du prélude.

L'Ulysse de Joyce, ce sera Léopold Bloom, citoyen de Dublin dont le roman - pour autant que ce terme soit d'application, tant l'ouvrage, monumental, défie les classifications - accompagne les «aventures» pendant 24 heures, le 16 juin 1904 (passé depuis à la postérité littéraire sous le nom de «Bloomsday»). Et de s'établir un ingénieux jeu de correspondances entre l'oeuvre et son modèle, dont elle ressuscite (ou parodie) moult figures et personnages.

Il y a là un évident tour de force littéraire; sentiment accentué encore par l'exceptionnelle richesse de la prose joycienne. L'auteur évolue ici dans une rigoureuse liberté, glissant d'un style à l'autre à mesure qu'il instruit une immense polyphonie, agençant les mots tel un virtuose, les recomposant, quand il ne le fait pas de la langue. Ardu, le résultat tient surtout du festin, jaillissement des sens et fête de l'esprit sans véritable équivalent (même si Joyce, et son art du monologue intérieur notamment, ont fait date); un roman en un mot inépuisable.

Fulgurance restituée

Cette fulgurance, cette inventivité, cette foisonnance, la nouvelle traduction les restitue assurément, encore qu'elle ne manquera pas de désarçonner les familiers du texte d'Auguste Morel. De cela, un simple coup d'oeil à l'épisode «Télémaque» (lire les extraits ci-dessous) suffit à se convaincre, où le texte connaît un rajeunissement spectaculaire, au point de paraître pratiquement réinventé.

Jacques Aubert, toujours, explique avoir voulu proposer

«une version à la fois plus proche du texte joycien et plus proche de nous». En cause, poursuit-il, le *«caractère nécessairement daté du travail d'Auguste Morel ,... portant «la marque non seulement de la langue, mais encore de l'esthétique et de l'idéologie*

littéraires de son temps.» Et d'insister en particulier sur l'ordonnement des mots dans la phrase de Joyce suivant une sorte de «*phénoménologie de la perception*».

Si certains choix laissent un brin dubitatif - ainsi lorsqu'un argot, certes tombé en désuétude, fait place à un autre -, que quelques détails ont l'apparence de coquetteries, l'ensemble, quoique diversement éloigné de la première traduction, réussit à rajeunir la langue de Joyce sans la dénaturer pour autant. Mieux même, c'est toute la jubilation née des jeux de mots de l'auteur qui se trouve parfois (r) établie, quand «*et il règne sur les mers ce peuple de soulos*» devient «*empire d'outre-mer, plutôt plein comme une outre*», par exemple; sa poésie, aussi, comme en toute fin de l'épisode des «*Lotophages*». Si la nécessité théorique de l'entreprise reste posée, voilà que James Joyce revisité revit. Puisse-t-il parler aux lecteurs d'aujourd'hui...

(1) On notera, en marge de la sortie de cette nouvelle traduction, la réédition de «*James Joyce et la création d'Ulysse*», de Frank Budgen, aux éditions Denoël.

Source : http://www.lalibre.be/article.phtml?id=5&subid=103&art_id=170559.

Mis en ligne le 11/06/2004. © La Libre Belgique 2004